

## MIRBEAU ET L'ECRITURE DE LA REVOLTE

Dans un numéro du magazine *La Plume* de 1891, consacré à la « littérature socialiste », André Veidaux écrit que « *la littérature reflète invariablement l'état d'esprit de l'époque* »<sup>i</sup> et il classe Mirbeau avec des autres écrivains contemporains « *engagés* » qui traitent de la question des nouvelles couches sociales.

Octave Mirbeau est un écrivain emblématique de la fin du dix-neuvième siècle parce que les tensions et les oppositions qui ont marqué cette période sont aussi au cœur de l'œuvre mirbellienne. Les forces politiques qui sont juxtaposées dans son œuvre sont les mêmes pôles idéologiques entre lesquels oscille l'imagination de la fin de siècle et, d'ailleurs, Mirbeau partage avec ce moment culturel une préoccupation de la transgression des limites. La liberté et la répression ; le pouvoir et l'impuissance, les convenances et la déviance, sont tous mis en opposition partout dans l'œuvre de Mirbeau.

Mirbeau est arrivé à apprécier les notions de la vie naturelle et du développement libre de l'individu. Il considère l'ordre social de la vie contemporaine comme une influence pernicieuse pour ces idéaux. Au centre de ses romans se trouve la révolte de l'inné contre l'acquis. Comme l'explique Léon Daudet, Mirbeau s'est révolté contre « *toutes les formes de l'hypocrisie ; mondaine et religieuse, politique et artistique* ».

Mais, dans les romans de Mirbeau, on voit et revoit la même rébellion, tentative de l'esprit individuel et isolé, contre le modèle répressif de la vie imposée par l'ordre établi. Et la tragédie, dans l'œuvre de Mirbeau, arrive avec la capitulation finale de l'individu devant les forces plus larges de la société. Tous ses protagonistes acceptent, pour finir, de ne pas pouvoir réaliser leurs rêves de liberté, face au pouvoir organisé des hiérarchies sociales.

À bien des égards, les romans mirbelliens sont tous des plaintes lancées contre les systèmes répressifs et les abus de pouvoir. Comme l'affirme Reginald Carr, « *les romans de Mirbeau sont des actes de revanche contre l'autorité et le despotisme sous des formes variées. Il les met en lumière pour*

*montrer leur influence abominable sur l'individu, et pour les accuser d'être responsables des faiblesses humaines dont se nourrissent les forces malveillantes*»<sup>i</sup>. Donc Mirbeau trace la révolte de l'esprit contre les contraintes sociales qui l'entraînent vers le bas.

Mais, de plus, les romans de Mirbeau représentent, en eux-mêmes, des gestes de subversion et de rébellion. Albert Camus a suggéré que « *le roman naît en même temps que l'esprit de révolte et [qu'] il traduit, sur le plan esthétique, la même ambition* ». Mirbeau, polémiste rebelle, dresse des actes d'accusation, et le tissu même de sa narration a pour objectif de saper les valeurs hypocrites de la bourgeoisie.

Mirbeau, en sa frappante modernité, se révolte aussi contre les convenances morales, par son évocation libre des pratiques sexuelles cachées de la perversité et du sadisme. Il attaque la pruderie hypocrite, qu'il considère comme responsable de la sexualité décadente, fétichiste ou perverse. Selon les mots de Martin Schwarz, les romans mirbelliens « *condamnent cette société qui réprime les instincts de l'homme et fait de lui un être misérable, plongé dans un gouffre de désirs qui torturent sa chair et son esprit, et le poussent, impitoyablement, à des actes destructeurs et pervers. C'est en commettant ces actes que l'individu se venge de cette société dont il est le victime. [...] Il y a toutes les formes de l'érotisme et pas un seul amour dans l'œuvre de Monsieur Mirbeau* »<sup>iii</sup>.

La notion de perversion – dans tous les sens du terme – est au cœur de l'œuvre de Mirbeau. Il est clair que, si ses textes présentent des extrêmes de la sexualité, c'est parce que, plus largement, Mirbeau se révolte contre la perversion idéologique. Ses romans exposent les conséquences d'une formation qui détourne le développement de l'individu de son cours naturel.

Le roman *Sébastien Roch* (publié en 1890) dépeint la révolte intérieure d'une âme isolée, contre un système haineux d'éducation. M. Roch force Sébastien à se soumettre à un régime scolaire qui convient mal à sa nature et à son tempérament, quand il conduit son fils dans un collège Jésuite. Sébastien souffre de la solitude et des taquineries de ses soi-disants camarades pour réaliser les ambitions bourgeoises que son père entretient pour lui. Il ne peut même pas confier sa douleur à ses anciens amis de son village natal, parce que son père l'a obligé à « *briser toute espèce de relations avec [ses] camarades d'ici. La société impose à ses membres des*

*hiérarchies qu'il est dangereux de transgresser. [...] Ces méchants gamins, pour la plupart fils de pauvres et de simples ouvriers, ne sont pas de ton rang. [...] Il faut de la hiérarchie* »<sup>iv</sup>. Malheureusement pour Sébastien, M. Roch a mal évalué l'ordre social, qui ne permettra pas à son fils de s'élever au-dessus des rangs de la petite bourgeoisie. Et, par suite, Sébastien se retrouve victime des cruautés de ses camarades en même temps que des structures sociales. Ainsi, il est foudroyé quand son premier soi-disant ami, Jean de Kerral, lui explique que ses parents « [lui] ont défendu de [le] voir. » : « Ils m'ont dit que tu n'étais pas une société pour moi et que je prendrais avec toi des mauvaises habitudes »<sup>v</sup>. Des événements de ce genre produisent chez Sébastien une révolte intérieure contre sa formation et les hiérarchies de classe et de richesse : « Sébastien venait de voir M. de Kerral et il le détestait, lui et ses pareils. Ces hommes qui vivaient parmi les autres hommes comme la bête de proie parmi le gibier. [...] Il trouva au tablier de travail de son père, aux ouvriers, un air plus noble, mille fois plus noble, que ces insolentes guêtres. [...] Avec cette pensée de justice... il goûta l'ivresse de la revanche, la revanche de sa propre misère et de toutes les misères de sa race. Ce qu'il avait de sang peuple dans ses veines éclata en sa petite âme d'enfant. »<sup>vi</sup>

Mirbeau nous présente Sébastien comme la victime d'un établissement culturel brutal : Sébastien « *symbolise les blessures intimes d'une âme renfermée et ardente* », commente Maxime Revon<sup>vii</sup>. C'est dans de telles circonstances que le jeune garçon devient aussi la victime d'une autre forme d'abus d'autorité, quand il est séduit et violé par le Père de Kern.

Edmond Pilon décrit le roman *Sébastien Roch* comme « *un livre douloureux, pessimiste et vivant ; l'histoire d'une belle âme d'enfant pervertie par des prêtres* »<sup>viii</sup>. Dans tous les sens, le développement social et personnel de Sébastien est orienté de force dans une direction différente de son cours naturel, par des pouvoirs extérieurs, ceux de l'institution sociale de l'école.

Sébastien reste hanté par des souvenirs du viol dont il a souffert de la part du prêtre. Il associe les rapports sexuels à la violence et à la mort et il ne peut plus établir de relations avec les autres, parce qu'il découvre toujours en lui « *les mêmes luttes de ses instincts et de son éducation* »<sup>ix</sup>. C'est pourquoi Sébastien tente d'échapper à sa vie passée, par exemple quand

il est mobilisé, mais, comme l'explique Maxime Revon, « *l'atrocité de la guerre a complété ce crime que Mirbeau reprochait à l'éducation d'avoir déjà presque consommé : tuer l'idéal de l'adolescent* »<sup>x</sup>.

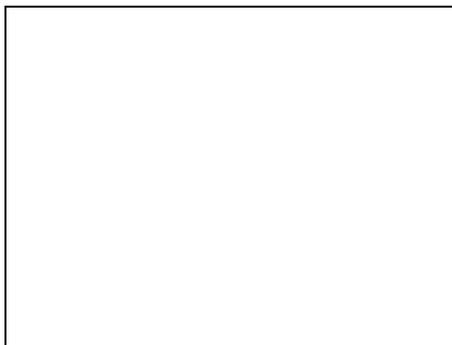
La guerre produit un cynisme plus profond dans l'esprit de la jeune recrue. Avec la perte de ses illusions, Sébastien commence à échafauder une nouvelle conception des relations de pouvoir dans la société : « *Les bourgeois détestent les ouvriers ; les ouvriers détestent les vagabonds, les vagabonds cherchent plus vagabonds qu'eux pour avoir aussi quelqu'un à détester, à mépriser. Chacun s'acharne à rendre plus irréparable l'exclusivisme homicide des classes. [...] La charité ! Par elle, le gouvernement et le prêtre perpétuent la misère au lieu de la soulager, démoralisant le cœur du misérable au lieu de l'élever.* »<sup>xi</sup>

L'innocence et l'idéalisme de Sébastien sont tués par degrés, jusqu'à ce que sa perspective se rapproche des sentiments anarchistes et rebelles de son ami Bolorec, qui lui a déjà dit : « *Si la révolution revient, moi, je tuerai des nobles* »<sup>xii</sup>.

Bolorec met ces menaces de révolte à exécution quand il tue son capitaine d'une balle dans le dos. Mais Sébastien meurt impuissant, avec le cœur brisé, dans le boue du champ de bataille.

Mirbeau présente ses héros comme des hommes corrompus par les valeurs de l'époque où ils vivaient. Dans ce sens, Sébastien Roch est le frère de Jean Mintié, le protagoniste du *Calvaire* (1886) qui, le cœur brisé lui aussi, cherche une libération dans la violence purifiante d'une révolution : « *Je souhaitais de voir Paris disparaître dans un catastrophe, une révolte comme le temps judiciaire de la Commune, où l'on versait dans les rues le pétrole et la mort* »<sup>xiii</sup>.

À la différence de quelques autres anarchistes, Mirbeau n'a pas préconisé la violence pour réaliser ces objectifs politiques, et,



*L'Abbé Jules*, par Siméon.

dans ses romans, les rêves de révolte violente arrivent aux moments les plus noirs de la narration. Ils préparent le chemin pour la capitulation

inévitables de ces protagonistes, quand leur esprit de révolte est écrasé, finalement, par la force insurmontable des rouages de l'*establishment* culturel et social.

La même lutte entre la répression de l'ordre social et la révolte intérieure de l'individu est visible dans le roman *L'Abbé Jules* (publié en 1888). La cicatrice laissée en l'abbé par son éducation répressive au sein de l'institution hiérarchique de l'Église est responsable de la terrible révolte intérieure dont il souffre : *« Sa nature l'effrayait ; il sentait gronder et bouillonner, au fond d'elle, des laves terribles et il en redoutait l'explosion fatale et prochaine. Il subissait tellement l'attraction du mal que, souvent, à la minute où il raisonnait avec plus de clairvoyance, sur la folie des inconséquences de son passé, il avait envie de s'y abandonner : une force invincible l'entraînait, qui lui donnait la vertige de l'abîme. L'amour ne se présentait à lui que sous la forme d'une débauche compliquée et pénible. Des images impures, impossibles à chasser, dansaient devant ses yeux, l'arrachaient à la pensée, pour le plonger dans une suite de rêves obscènes, où il trouvait d'involontaires assouvissements et d'où il sortait, hébété, le cœur plein de dégoût. »*<sup>xiv</sup>

Malgré ses frénésies destructrices, Jules attire notre sympathie parce que Mirbeau oppose son honnêteté et sa franchise à l'hypocrisie et à la corruption de ses pairs médiocres, qui restent indifférents à la situation des gens dont ils ont à s'occuper. Jules reste un être complet, torturé par le désenchantement, tandis que ses collègues ne sont que des porcs dans leur auge...

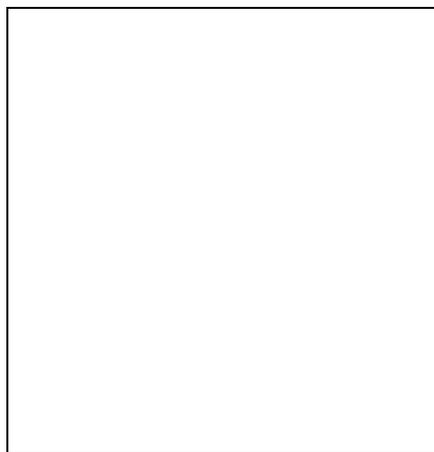
De plus, Jules révèle, dans ses monologues, son idéalisme déçu et son esprit de révolte contre le conditionnement social : *« C'est donc ça, l'idéal ? L'amour, le sacrifice, la souffrance - un peu de poussière. [...] Sur quelle déformation de la nature reposent donc les religions et les sociétés, ces mensonges ? De quelle fiction sont sortis le juge et le prêtre, ces deux monstruosité morales : le juge qui veut imposer à la nature on ne sait quelle irréalité justice, démentie par la fatalité des instincts, le prêtre, on ne sait quelle pitié baroque, devant la loi éternelle du meurtre. [...] La nature n'est pas, donc, de rêver, c'est de vivre. Et la vie ce n'est pas d'aimer, c'est de prendre. »*<sup>xv</sup>

Le monde social contemporain et ses institutions de l'école et l'Église finissent par dévorer Jules jusqu'à ce qu'il soit terni par

la déception. Il prend sa revanche par une révolte subversive contre sa famille bourgeoise. Il donne à son neveu, Albert, des cours qui ont pour objectif d'ébranler les valeurs des esprits bas. Jules enseigne à Albert une doctrine d'« *anarchisme vague* » : « 1) *L'homme est une bête méchante et stupide !* 2) *La justice est une infamie !* 3) *L'amour est une cochonnerie !* 4) *Dieu est une chimère !* [...] *Si j'avais connu autrefois ces vérités, je n'en serais pas où j'en suis aujourd'hui...* » « *On a déformé les fonctions de mon intelligence, comme celles de mon corps, et à la place de l'homme naturel, instinctif, on a substitué l'artificiel fantoche, la mécanique poupée de civilisation.* »<sup>xvi</sup>

Le prêtre est, à la fin du roman, moralement brisé et il rêve de brûler l'affreux livre de son cœur. Mais il prend une dernière revanche en donnant, dans son testament, tout son argent au premier prêtre prêt à quitter l'Église et à se défroquer pour gagner cette somme.

La littérature d'Octave Mirbeau est celle d'un idéaliste déçu, qui aime la liberté, mais qui voit partout les hommes enchaînés. Mirbeau établit un lien entre un cynisme profond envers un ordre social corrompu et l'abus de pouvoir que ce système encourage.



*Clemenceau*, par J.-F. Raffaëlli

La révolte, dans la littérature mirbellienne, est contre l'oppression collective, organisée par un *establishment* culturel décadent. La corruption individuelle, explique Mirbeau, n'est que le résultat inéluctable d'un système pourri et malfaisant.

Ce thème, plus explicitement politique, devient le sujet des romans de la période plus tardive dans la carrière de Mirbeau. C'est dans *Le Jardin des Supplices* (1899) et *Le Journal d'une*

*Femme de Chambre* (1900) que sa réaction contre les préjugés des antidreyfusards ajoute plus de vitriol à la polémique mirbellienne contre les valeurs « morales » de la bourgeoisie.

Mirbeau rend explicite sa révolte contre la politique de la fin de siècle dans un article qu'il a écrit au sujet de Georges Clemenceau, où il constate que, *si « la politique, par définition, est l'art de mener les hommes au bonheur ; dans la pratique, elle n'est que l'art de les dévorer. Elle est le grand mensonge, étant la grande corruption »*<sup>xvii</sup>.

Plus tard dans la vie de Mirbeau, ses textes deviennent des diatribes organisées contre la politique contemporaine ; comme dit Martin Schwarz : « *De tout ce que Mirbeau écrit après dix-huit cent quatre vingt dix-sept – romans, pièces, articles – jaillit le même cri désespéré d'un chercheur de l'idéal qui se trouve sans cesse devant les réalités décevantes de la vie, mais qui, fort de ses convictions, refuse d'abandonner la lutte pour une société meilleure.* »<sup>xviii</sup>

Toute la littérature de Mirbeau, quel que soit le genre littéraire, est une écriture qui vit de la révolte et de l'accusation. Selon les mots de Mirbeau lui-même, dans *Les Grimaces*, « *partout où il y aura une plaie à brûler, des coquins à démasquer, des décadences à flageller, nous n'hésiterons pas, en dépit de l'indifférence calculée des uns et de la fureur des autres* ». Malheureusement pour Mirbeau, à la fin de sa vie, il a vu arriver encore une guerre fratricide et futile, à la place de la révolution purificatrice qu'il appelait de ses vœux. Donc, comme ses personnages romanesques déçus et vaincus, Mirbeau est mort le cœur brisé.

*James SWINDLEHURST*

---

i. André Veidaux, « L'Évolution de la Philosophie et des Lettres vers le Socialisme », dans *La Plume, Revue de Littérature* (1<sup>er</sup> mai 1891), pp. 140–144.

ii. Reginald Carr, *Anarchism in France : The Case of Octave Mirbeau* (Manchester, Manchester University Press, 1977), p. 19 (la traduction de cette phrase en français est la mienne).

iii. Martin Schwarz, *Octave Mirbeau – Vie et œuvre* (Paris, Mouton, 1966), p. 57 et p. 52.

iv. Octave Mirbeau, *Sébastien Roch*, Paris, Éditions Nationales, 1934, p. 15, p. 88.

v. *Sébastien Roch*, p. 89.

vi. *Sébastien Roch*, pp. 92–94.

vii. Maxime Revon, *Octave Mirbeau. Son œuvre*, Paris, Nouvelle Revue Critique, 1924, p. 7.

viii. Edmond Pilon, *Octave Mirbeau*, Bibliothèque Internationale d'Édition, 1903, pp. 8–9.

- 
- ix. *Sébastien Roch*, p. 254.  
x. Maxime Revon, *Octave Mirbeau. Son œuvre*, p. 7.  
xi. *Sébastien Roch*, pp. 233–234.  
xii. *Sébastien Roch*, p. 180.  
xiii. Octave Mirbeau, *Le Calvaire*, Paris, Éditions Nationales, 1934, p. 216.  
xiv. Octave Mirbeau, *L'Abbé Jules*, Paris, Albin Michel, 1949, pp. 160–161.  
xv. *L'Abbé Jules*, pp. 174–175.  
xvi. *L'Abbé Jules*, pp. 257–259.  
xvii. Octave Mirbeau, cité par Reginald Carr dans *Anarchism in France : The Case of Octave Mirbeau*, p. 91.  
xviii. Martin Schwarz, *Octave Mirbeau – Vie et œuvre*, p. i.